KAROU, C
c

SEUL TRAITEMENT

PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU

CHOLÉRA ASIATIQUE.



LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

Rue d'Amboise, 6, quartier des Célestins.

—

1853.

SEUL TRAITEMENT
Préservatif et Curatif
DU
CHOLÉRA ASIATIQUE,
DONT L'EXPÉRIENCE A CONSTATÉ L'EFFICACITÉ,

D'APRÈS LES PROCÉDÉS
HOMÉOPATHIQUES,

PAR

C. Rapou, de Lyon,

DOCTEUR MÉDECIN,

Membre titulaire ou correspondant des Sociétés médicales, homéopathiques,
des Sciences naturelles, littéraires ou académiques de Lyon,
Bordeaux, Marseille, Toulouse, Metz, Montpellier, Paris, Strasbourg, Nancy,
Mâcon, Gallicane, Leipzig, Wurtzbourg, Berlin,
Helvétique, Nouvelle-Orléans, etc., etc.

C'est une très mauvaise manière de raisonner,
que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre.
CHATEAUBR. Gén. du Chr.



PARIS,
BAILLÈRE, LIBRAIRE, RUE ET VIS-A-VIS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N. 13.
LYON,
BOHAIRE, BABEUF, MAIRE ET LAURENT, LIBRAIRES.
GENÈVE,
ABRAHAM, CHERBULIEZ, LIBRAIRES.

1835.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INTRODUCTION.

A l'époque où le choléra sévissait à Paris et se propageait dans plusieurs départements, il y a quatre ans à peine, la crainte et l'appréhension se répandirent de proche en proche dans toute la France; chaque ville, chaque village se crut destiné à devenir bientôt le théâtre de ses ravages, et des mesures sanitaires furent prises dans tous les lieux. Quelques cas isolés de choléra, réels ou présumés, frappèrent de terreur les habitants de Lyon; un grand nombre s'enfuirent, et, pour rassurer les autres, on organisa provisoirement un service de santé dans chaque quartier de la ville. Mais quels résultats auraient obtenus, en cas d'épidémie, les moyens ordinaires de l'art?

Quelques médecins, il est vrai, connaissant déja les avantages qu'offre encore l'homéopathie

dans le traitement de cette terrible maladie, publièrent à ce sujet des instructions extraites de Mémoires et de Rapports revêtus de tous les caractères d'authenticité que l'on pouvait désirer ; mais aucun de ces praticiens n'était alors assez familiarisé avec la nouvelle doctrine pour l'employer dans le choléra avec certitude de succès. Ce fut dans l'intention d'étudier cette maladie, de me procurer, sur son caractère et sa marche, des notions exactes, et surtout pour apprendre à la guérir, que, dans le courant de l'été de 1832, je partis pour l'Allemagne.

Je me rendis d'abord à Vienne, où régnait la seconde épidémie de choléra qui a désolé cette populeuse cité. Là, pendant un séjour de plus d'un mois, j'ai journellement visité le petit hôpital du faubourg de Gumpendorff, où le choléra était traité d'après les préceptes de l'école de Hahnemann, et les grands hôpitaux, dans lesquels on suivait l'ancienne doctrine, c'est-à-dire où, comme à Paris et ailleurs, on employait très arbitrairement et sans aucun succès toutes les ressources de la médecine d'autrefois. Il m'a donc été facile d'observer le choléra, et d'apprécier la valeur des moyens qu'on lui oppose ; aussi ne tardai-je pas à me convaincre de l'immense supériorité de l'homéopathie, et je m'étonnai des résistances, des persécutions dont elle était encore l'objet, du moins de la part des médecins. Mais là comme partout, de tout temps et

en tout, l'homme, aveuglé par ses passions, repousse la vérité qui nuit à ses intérêts ou contrarie ses habitudes.

De Vienne j'allai en Hongrie, et séjournai dans les lieux où le choléra avait fait le plus de ravages, tels que Presbourg, Raab, Pesth, etc., recueillant toujours comme à Vienne, auprès des médecins des deux écoles et les plus accrédités, des renseignements exacts sur les traitements qu'ils avaient employés. Je revins en Moravie, en Bohême, je visitai la Prusse et restai quelque temps à Berlin, où je vis encore quelques cholériques dans une succursale de l'hospice de la Charité de cette capitale. De là je partis pour Cœthen.

C'était dans cette petite ville, chef-lieu de l'une des quatre provinces d'Anhalt, qu'habitait depuis quinze ans le vénérable Hahnemann, le célèbre fondateur de l'école homéopathique, aujourd'hui fixé à Paris, où il pourra, je l'espère, pendant long-temps encore, aider ses nombreux disciples des sages conseils de son profond savoir et de sa longue expérience.

Je regrette vivement de ne pouvoir retracer dans un écrit de la nature de celui-ci, et les sentiments que m'a fait éprouver ce grand homme, et tout ce que j'ai appris dans les longues conférences qu'il a bien voulu m'accorder. Je dirai seulement, pour ce qui concerne spécialement le sujet qui m'occupe, qu'il voulut bien aussi

rectifier mes idées relatives au choléra, et m'indiquer les meilleurs guides parmi ceux mêmes que j'avais suivis dans le traitement de cette maladie. J'allai delà à Leipsick, où je passai tout l'hiver, suivant régulièrement les visites de l'hôpital homéopathique que l'on venait de fonder dans cette ville.

A mon retour à Lyon, j'avais l'intention de faire paraître un Mémoire sur le Choléra, d'après les notes que j'ai recueillies dans les hôpitaux, ou celles qui m'ont été communiquées par les médecins des contrées que j'ai parcourues; mais le fléau semblait avoir quitté pour toujours le sol de notre patrie, et, après un an d'absence, d'autres travaux devenaient plus utiles. Si, dans le temps où la première épidémie désolait Marseille, des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de reprendre et d'exécuter mon projet, aujourd'hui que les circonstances sont beaucoup plus graves, je me fais un devoir, dont rien ne peut me dispenser, de publier, non une monographie qui n'atteindrait pas le but que je me propose, mais bien le traitement, *le seul traitement* curatif du choléra. J'indiquerai le plus succinctement, et avec autant d'exactitude que possible, les différentes formes sous lesquelles cette terrible maladie se présente, afin que, non seulement les gens de l'art, mais encore toute personne intelligente puisse facilement et efficacement la combattre.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le choléra est très certainement épidémique, c'est-à-dire qu'il trouve sa cause dans un état particulier, non permanent, de l'atmosphère. Mais quelle est cette altération qui donne pour un certain temps, à l'air d'une localité plus ou moins circonscrite, cette propriété si éminemment délétère pour certains individus, tandis qu'elle n'exerce sur d'autres aucune influence? Cette propriété pathogénétique de l'atmosphère est-elle due à l'existence d'animalcules microscopiques, à un défaut momentané de combinaison entre les principes constitutifs de l'air, à l'altération chimique de celui-ci par des émanations telluriques, ou à tel autre miasme développé dans le lieu même ou venu tout formé du dehors? Et quand une de ces suppositions, ou bien d'autres encore seraient constatées, on ne reconnaîtra probablement jamais la cause de ce phénomène, et rien n'est plus inutile que les recherches auxquelles on s'est livré à ce sujet.

On ne parviendra pas mieux à savoir comment le fléau se propage, car il ne suit ni la direction des vents, ni le cours des rivières, ni le versant des montagnes : il se manifeste dans toutes les latitudes, à toutes les hauteurs, dans toutes les saisons ; il déjoue tous les calculs, toutes les prévisions ; il met en défaut tous les moyens,

toutes les mesures sanitaires. Il se présente toujours à peu près sous les mêmes formes : il a sévi presque avec la même violence à Paris, à Vienne, à Pesth, à Pétersbourg, à Calcutta, sous la zône torride et dans les glaciers de la Norwége. Il exerce en même temps ses ravages dans des contrées voisines, comme en Suède et en Écosse, ou séparées par plusieurs milliers de lieues, comme la Cochinchine et les États-Unis.

L'état pathogénétique de l'atmosphère n'acquiert pas toujours avec la même promptitude son plus haut degré de malignité ; il ne présente pas même, dans toute la durée d'une épidémie, le même caractère. Quelquefois, avant qu'elle se manifeste, on observe un plus ou moins grand nombre de personnes atteintes de lassitude, de faiblesse, de crampe, de courbature des membres, d'une grande sensibilité au froid, d'insomnie, de malaises généraux, d'inappétence, de nausées, d'envie de vomir, de trouble des digestions, d'un état gastrique à divers degrés, et d'une grande irritabilité physique et morale, qui cèdent assez facilement aux moyens de l'art, et même aux simples soins de l'hygiène. Il est à remarquer que le choléra, une fois déclaré, attaque très rarement les personnes qui ont été atteintes de ces phénomènes précurseurs qui semblent les acclimater avec lui. D'autres fois, et même le plus souvent, du moins dans le nord de l'Europe, la maladie se présente dans le principe

sous forme de cholérine, ou bien elle se manifeste de suite avec les caractères qui lui sont propres, ordinairement par quelques cas isolés, puis elle atteint plus ou moins promptement son plus haut degré de violence.

Que l'on croie, comme la multitude, que le choléra, ou plutôt le principe qui le donne, parte d'un point pour se porter dans un autre, qu'il voyage ainsi par sauts et par bonds sans qu'on sache où il se cache pendant les longs intervalles où il ne paraît nulle part; ou qu'on pense, ce qui me semble plus raisonnable, que le miasme naît, se développe et s'éteint dans le même lieu : toujours est-il que cet état atmosphérique n'est qu'une des conditions de l'épidémie. La seconde se trouve dans une prédisposition particulière de l'organisme : aussi, sans cette prédisposition, sans un rapport nécessaire entre le sujet et la constitution épidémique, la maladie ne pourra se développer; de là l'inutilité des quarantaines, des cordons sanitaires et des autres précautions plus ou moins gênantes ou vexatoires qu'on a coutume de prendre au sujet du choléra; car le contact le plus intime avec les malades ou les effets qui ont été à leur usage, ni les soins les plus assidus dont ils sont l'objet, ne peuvent pas plus le donner qu'il n'est possible de s'en préserver par la reclusion la plus rigoureuse.

Les divers degrés de mortalité, pendant la

durée d'une épidémie, sont toujours en raison de l'état de viciation de l'atmosphère et des prédispositions individuelles; ce qui explique le grand nombre de victimes dans le principe, ou plutôt lorsque la cause morbide a acquis tout son développement, et leur décroissance successive à mesure que le miasme diminue d'intensité, ou que les sujets doués d'une plus grande force de réaction résistent plus efficacement à l'influence délétère : aussi dans le moment où la maladie exerce le plus de ravages, le moindre écart de régime suffit pour la faire contracter, tandis que vers le déclin de l'épidémie, de graves imprudences restent sans effet.

Souvent il arrive, comme cela s'est vu dans certaines localités, qu'on observe de loin à loin quelques cas isolés de choléra, puis la maladie sévit brusquement avec beaucoup de violence, et cesse presque tout-à-coup. Cette terminaison est la plus ordinaire, c'est du moins celle qui a été le plus fréquemment observée; mais il est toujours prudent de continuer encore l'usage des précautions hygiéniques, et de se tenir en garde contre le retour du choléra; car quelquefois, après avoir tout-à-fait cessé pendant un certain temps, il apparaît de nouveau avec plus de fureur, comme cela est arrivé à Paris, à Vienne, et surtout à Marseille.

Dans tous les pays du nord de l'Europe qui ont été ravagés par le choléra, et où cette ma-

ladie a été traitée par les procédés de la nouvelle doctrine médicale, l'homéopathie s'est beaucoup plus tôt et bien plus généralement répandue que partout ailleurs, tant ses avantages contre cette épidémie ont prouvé sa grande supériorité, et parlent haut en sa faveur. Aussi, toutes les personnes libres de préjugés, toutes celles qui ne fesaient point partie de l'entourage ou des coteries des hommes intéressés à repousser la vérité, ou à en retarder la marche, ont entendu ce langage.

J'ai vu la plupart des médecins qui ont traité cette maladie avec le plus de succès, et dans les lieux où elle a sévi avec le plus de violence, soit en Hongrie, en Moravie, en Bohême, soit en Prusse, etc., tous ont confirmé les observations que j'ai faites et recueillies à Vienne, sous la direction des médecins les plus éclairés, pendant la seconde épidémie qui y a régné dans l'été de 1832.

A cette époque, les médecins homéopathes essayèrent encore de faire connaître au gouvernement les résultats de leur pratique, et lui adressèrent, à ce sujet, une foule de mémoires qui furent tous soustraits dans les bureaux de l'archiatre Stiff, comme ils le furent l'année précédente.

Mais malgré les efforts du premier médecin de l'empereur, et des hommes du pouvoir, les succès étonnants obtenus dans le traitement du

choléra par l'homéopathie ont été officiellement constatés par toutes les autorités locales de tous les lieux, et par des hommes dont le haut rang et la moralité généralement connue ne permettent pas de révoquer en doute le témoignage.

Tous ces rapports et documents officiels qui ont été publiés dans le temps, et dont une partie ont été reproduits dans les Mémoires sur le traitement homéopathique du Choléra, écrits en français par le docteur Quin, médecin du roi des Belges, et en allemand par le docteur Roth, professeur de clinique à l'université de Munich, sont consignés dans le premier volume de la *Bibliothèque homéopathique de Genève*, précieux recueil où se gardent bien de puiser ceux qui rejettent par système la nouvelle doctrine, et sans vouloir la connaître.



MOYENS

PRÉSERVATIFS ET HYGIÉNIQUES.

❋

Outre l'agent épidémique, rien ne contribue plus à la propagation et au développement du choléra, que les effets produits sur l'organisme par une imagination frappée de crainte et de terreur. Il faut donc éviter avec soin tout ce qui pourrait, non seulement provoquer la peur et l'épouvante, mais encore inspirer espérance et courage aux malades, confiance et sécurité à ceux qui ne sont point encore atteints de la maladie. Il suffira, pour les premiers, d'employer avec sagesse et discernement les moyens thérapeutiques indiqués plus bas, et d'insister pendant toute la durée du traitement, et même de la convalescence, sur les soins et les précautions hygiéniques convenables. A l'égard des seconds il n'y a rien, sans contredit, de mieux à faire que de les placer sous l'influence des moyens dont l'expérience a constaté les vertus préservatrices du choléra, qui, aidés d'un bon régime, suffit pour les maintenir dans leur état de vigueur et de santé. Ces moyens sont :

L'*Ipecacuanha* I°° ;
Le *Veratrum* VII°° ;
Le *Cuprum aceticum* X°° ;
Le *Metallum album* X°° (1).

Les médecins de Hongrie les emploient tous les quatre. Ils fesaient prendre d'abord l'*ipecacuanha* ; dès le lendemain, le *veratrum* ; de trois jours en trois jours les deux autres, et, cinq jours après, le *metallum*. Ils recommençaient en suivant le même ordre. Sur trois cents personnes auxquelles le docteur Bakodi, de Raab, fit prendre ce préservatif, une seule fut atteinte de la maladie ; mais elle guérit en peu de jours.

Les médecins de Saxe emploient le *veratrum* et le *cuprum aceticum*, dont ils font prendre deux globules alternés tous les cinq ou sept jours. Ils citent une foule d'exemples à l'appui de ces moyens.

A Vienne on ne se sert que du *veratrum*. Tous les homéopathes de cette capitale m'ont assuré que sur plus de quatre-vingt mille personnes qui ont pris tous les six jours deux globules de ce médicament, aucune n'a ressenti la moindre atteinte du choléra.

(1) Les signes I, VIII, X, en chiffres romains, indiquent la puissance 1, 8 et 10 du remède, c'est-à-dire le tiers des dynamisations homéopathiques qu'on leur a fait subir ; et les °°° marquent le nombre de globules à donner par dose. Les globules doivent être de la grosseur d'un grain de millet ou de moutarde.

Si je pouvais me permettre de donner mon avis, je conseillerais d'alterner tous les deux jours le *veratrum* et le *cuprum*, et de prendre l'*ipecacuanha* le jour intermédiaire, c'est-à-dire aujourd'hui le *veratrum*, demain l'*ipecacuanha*, après demain le *cuprum*, le jour suivant l'*ipecacuanha*, et ainsi de suite pendant toute la durée de l'épidémie. Ces médicaments devront être administrés le matin à jeun, à la dose d'un ou deux globules des dynamisations indiquées. On aura le soin de prendre un bouillon de viande, cuit sans légume et bien dégraissé, deux heures après le remède.

Mais on ne pourra compter sur ces préservatifs, quelque efficaces qu'il puissent être, qu'autant qu'on suivra exactement les préceptes hygiéniques reconnus indispensables et adoptés par la nouvelle école. Ces préceptes se trouvent suffisamment détaillés dans le *Régime à suivre dans le traitement homéopathique des maladies aiguës et chroniques* que j'ai publié il y a deux ans, et qui se trouve entre les mains de tout le monde (1). Aussi pourrai-je me dispenser ici d'entrer sur ce sujet dans le moindre détail.

Je dirai seulement que pendant toute la durée de l'épidémie, on fera bien de s'abstenir de fruits, d'herbage, de laitage, de viande de cochon, etc., de tout aliment trop aqueux,

(1) Babeuf, libraire, rue Saint-Dominique.

2

indigeste ou de mauvaise qualité. On se nourrira surtout de viande de bœuf ou de mouton, de volaïlle, de grains, de pâtes et de fécules de toute espèce. Excepté le vin de bonne qualité pris en petite quantité et étendu d'eau, on évitera toute liqueur spiritueuse ou fermentée; les décoctions de gruau, d'avoine ou d'orge, l'eau sucrée, l'eau panée, suffiront pour boissons ordinaires.

On se livrera à un exercice modéré en évitant tout travail physique et moral trop pénible ou trop soutenu. Il est bon d'observer la plus grande propreté sur son corps, dans ses vêtements et son habitation. On entretiendra dans les appartements des courants d'air et le plus de fraîcheur possible, au moins dans les saisons chaudes, etc.

Dans le cas où le choléra se manifesterait à Lyon, la Société de Médecine Homéopathique publierait une instruction courte et précise sur le traitement de cette maladie; et ses membres, quelque peu nombreux qu'ils soient, s'empresseraient d'organiser un service public de santé, afin que toute personne, voulant recourir à l'Homéopathie, pût être admise à en recevoir les secours.

TRAITEMENT

DU CHOLÉRA.

❀

Le traitement du choléra doit être essentiellement un traitement de famille. Il devrait en être ainsi de toutes les maladies miasmatiques aiguës dont la cause, étant constamment la même, n'exige qu'un nombre de remèdes assez restreint. Il est vrai que le choléra se présente sous des formes variées ; mais en les retraçant d'une manière claire et précise, je pense qu'il sera facile de saisir les différentes indications qu'elles réclament.

Il ne faut pas attendre que l'épidémie se déclare pour se prémunir contre elle. Dès qu'un pays est menacé du choléra, tous les pères de famille, les chefs d'institution ou d'atelier, etc., doivent se procurer les remèdes homéopathiques qui lui sont appropriés, une Instruction détaillée sur la manière d'en diriger l'emploi, ainsi que le régime à suivre, qu'ils devront connaître d'avance, afin de s'en servir avec succès au besoin.

Je suis bien convaincu que si, dans chaque maison, il y avait seulement une personne intelligente quelque peu familiarisée, par la lecture qu'elle en aurait faite, avec les symptômes caractéristiques du choléra, le traitement et les précautions hygiéniques à lui opposer, et conséquemment dans le cas de donner au moins les premiers soins aux malades, je suis convaincu, dis-je, que cette terrible maladie, qui enlève le plus souvent les neuf dixièmes de ceux qui en sont atteints, ne présenterait pas plus de gravité que la dissenterie, la rougeole, la petite-vérole, la scarlatine et autres maladies de cette nature. J'entends parler ici du choléra asiatique, tel que celui qui a régné en Autriche et en Hongrie, qui a parcouru la Pologne et la Russie, la Prusse et l'Allemagne, qui sévissait à Paris il y a quatre ans, et non de telle ou telle autre espèce encore inconnue.

Dès qu'il se sera manifesté un seul cas bien avéré de choléra, tous les individus de la localité feront prudemment de se soumettre au traitement préservatif qui n'exige aucun genre de sacrifice et qu'on peut suivre tout en se livrant à ses travaux et à ses occupations ordinaires (voyez page 16) ; il est probable que par ce traitement et l'emploi des moyens hygiéniques particuliers et généraux, on arrêtera sa marche, on empêchera le développement de l'épidémie, comme on guérit dans leur principe, par les procédés de la

médecine nouvelle, des maladies aiguës auxquelles on avait supposé jusqu'à ce jour un cours régulier, une durée nécessaire.

Telles sont les promesses de l'homéopathie, promesses qu'elle tiendra, j'en ai la conviction, si on l'emploie comme je viens de le dire; promesses en très grande partie réalisées par les succès qu'on a obtenus de l'emploi sagement dirigé de ses moyens dans une foule d'endroits où l'épidémie, contre laquelle on ne s'était point encore prémuni, avait déja sévi avec beaucoup de violence.

Hé bien! cette doctrine, à laquelle on doit tant et de si grands avantages, cette doctrine qui opère tous les jours au vu et su de tout le monde de nouveaux prodiges, à laquelle une foule de personnes de tout âge et de tout rang doivent la vie et la santé dont elles jouissent; cette doctrine, qui possède le seul traitement efficace du choléra et qui donne l'espoir fondé d'éteindre, d'étouffer ce fléau dès sa naissance, ou du moins d'en arrêter les ravages; cette doctrine est repoussée, décriée, persécutée par des hommes qui refusent obstinément de la connaître. Un journal estimable reproduit et commente leurs critiques, aussi injustes que passionnées, et les prend pour l'expression de l'opinion publique dont il se croit l'organe, feignant d'ignorer que la foule toujours croissante de ce même public qui juge par les faits, grossit tous les jours, et plus em-

pressée et plus reconnaissante, autour des médecins de la nouvelle école.

Ces mêmes hommes qui n'osent point la combattre avec les armes de la raison et de la logique, cherchent, en la calomniant, à déverser sur elle le mépris et le ridicule, et à faire suspecter la moralité de ceux qui la pratiquent, en les désignant sous d'injurieuses dénominations. Ils nous reprochent de ne point réaliser nos prétentions, puisque, disent-ils, aucun de nous n'est allé secourir les cholériques, et partant, nous accusent d'inhumanité, de manque de foi, c'est-à-dire d'imposture ! Ils savaient cependant que plusieurs médecins homéopathes s'étaient rendus à Marseille, et qu'il nous serait facile de repousser une aussi fausse allégation ; mais ils n'ont pas oublié ce précepte d'une certaine école de morale : *Calomniez, il en restera toujours quelque chose*. Effectivement il en est resté que ce spécieux reproche est dans toutes les bouches; mais la vérité ne tardera pas à faire justice et de l'accusation et du motif qui l'a dictée.

Et quel temps choisissent-ils pour diriger contre nous leurs attaques, aussi acerbes que peu méritées ? le moment où il faudrait accueillir non seulement un système qui a donné assez de preuves de son efficacité pour fixer au moins l'attention de tout médecin instruit et sans préjugé, mais encore tout remède qui promettrait contre le choléra le plus petit avantage, de quel

que part qu'il vînt et quelque droit qu'eût à la considération publique celui qui le proposerait; et l'on ne pourrait qu'y gagner, puisque tout ce que la médecine de l'école a fait jusqu'à présent a été à peu près inutile.

Mais ce n'est pas lorsque l'épidémie est en pleine activité, lorsqu'elle sévit avec force, qu'elle a déja frappé le peuple de crainte et de terreur, que l'on peut espérer beaucoup de succès d'un traitement, quelque efficace qu'il puisse être; ou plutôt ce n'est pas dans de telles circonstances qu'il est possible de diriger un traitement homéopathique, surtout dans certains pays dont la plupart des habitants ne connaissent pas même de nom la nouvelle doctrine.

Il faut avoir été témoin d'une épidémie pour se faire une idée du désordre et de la confusion qui règnent dans les lieux où elle exerce ses ravages, et apprécier tous les obstacles qui s'opposent à ce qu'un médecin, quel qu'il soit, puisse tirer parti des ressources de son art.

Pour ne citer ici qu'un exemple entre mille autres, je dirai que le docteur Quinn, anglais de nation, médecin du roi des Belges, homme d'un savoir éminent, appartenant à la plupart des sociétés savantes de l'Europe, ayant traité avec beaucoup de succès le choléra en Moravie par les procédés homéopathiques, vint de Londres à Paris à l'époque où l'épidémie désolait cette capitale; et, malgré ses rapports avec de

hauts personnages, ses liaisons avec les médecins les plus réputés, il ne put se procurer et guérir plus de vingt-cinq malades. Il a publié sur le traitement homéopathique du choléra un Mémoire intéressant et fort instructif dont l'Académie, prétextant d'autres travaux, n'a pas eu le temps d'entendre la lecture, ni probablement celui d'accuser réception de l'exemplaire qui lui a été adressé.

Tout semble se réunir pour porter au comble la consternation et l'effroi dans l'ame des malheureux habitànts d'une ville où règne cette affreuse maladie : les tardives et souvent inconvenantes mesures générales de salubrité que l'on prend alors; l'organisation des services publics de santé; le transport des pauvres malades dans ces espèces de lazarets; les distributions d'imprimés ou l'indication verbale de moyens opposés, contradictoires, soi-disant préservatifs ou curatifs; les traitements improvisés ou plutôt les médicaments variés qu'on emploie sans le moindre succès. Ajoutez à cela la fuite précipitée d'une partie de la population saine ou portant déja le germe de la maladie; les attaques subites au milieu des rues ou des places publiques; les besoins de toute espèce que l'on ne peut soulager; les misères qui ne trouvent que d'insuffisants secours; le désespoir du peuple, qui se porte quelquefois à beaucoup d'excès, comme Beaucaire, après Paris, vient d'en offrir un exemple; les petites émeutes occasionées par des

suppositions erronées sur la cause de la mortalité, ou excitées par la malveillance et le crime ; le refus de plusieurs malades, souvent avec menaces ou voies de fait, des soins qu'on leur offre ; la difficulté que d'autres éprouvent à les obtenir, etc., ne sont que quelques-uns des traits de l'horrible tableau que présente, dans une grande cité, une épidémie de choléra.

Ce n'est certes pas le moment où les services d'un médecin étranger, et professant une doctrine qui n'a point encore passé dans les mœurs et les habitudes des peuples, puissent être bien accueillis. Puis, comment se procurera-t-il des malades? il ne pourra pas forcer les domiciles pour proposer ses soins! Et, d'ailleurs, comment serait reçu le globule homéopathique par des gens habitués aux masses de remèdes, et persuadés que ces mêmes remèdes doivent être d'autant plus abondants et variés, que la maladie est plus grave? En supposant qu'il fût admis, et même qu'on lui confiât un service dans un hospice ou un dispensaire, croit-on que les infirmiers, les garde-malades, et surtout les autres médecins, parmi lesquels se trouvent en général les détracteurs les plus ardents de l'homéopathie, seconderont ses efforts et contribueront à la réussite de ses moyens? on ne le pense pas ; et même, à supposer qu'il obtînt la confiance de quelques personnes, trouvera-t-il une seule maladie vierge, c'est-à-dire pour laquelle on n'ait pas déja em-

ployé certains remèdes actifs qui en changent le caractère ou la rendent plus grave, et sera-t-il assuré qu'on n'en donnera pas d'autres qui détruiront les effets de ceux qu'il aura administrés ?

Hé bien ! sous d'aussi fâcheux auspices, plusieurs de nos honorables confrères n'ont pas craint d'aller offrir leurs services aux Marseillais. Ils y ont éprouvé tous les genres de résistances ; elles n'ont pas été épargnées même à celui qui s'y est rendu par ordre du gouvernement ; et, à travers mille obstacles que présentait nécessairement la nature des choses, et ceux qu'on leur a suscités d'ailleurs, ils sont parvenus à traiter et à guérir un certain nombre de malades.

DE LA CHOLÉRINE,

OU PREMIÈRE PÉRIODE DU CHOLÉRA.

Si l'on observe attentivement le choléra, on s'apercevra bientôt que cette maladie, soit qu'elle se développe avec lenteur, soit qu'elle apparaisse subitement, ou qu'elle sévisse avec violence, est le plus souvent précédée d'une sorte de diarrhée, avec coliques ventrales, qui dure un ou plusieurs jours.

Cette diarrhée, le plus souvent sans vomissement, et qu'on peut désigner sous le nom de *cholérine* ou *demi-choléra*, atteint un grand

nombre d'individus à divers degrés d'intensité, mais souvent avec tant de violence que, dans l'espace d'un, deux ou trois jours, ils tombent dans l'épuisement, et meurent s'ils ne reçoivent un prompt secours. Elle présente dès le commencement des symptômes qui lui sont propres, tels que tête lourde, entreprise; céphalalgie frontale, aspect maladif, couleur terne, variée, de la face, avec affaissement des traits, yeux cernés, mucosité visqueuse dans la bouche et sur la langue (cet organe conserve quelquefois son état naturel); soif pour l'eau fraîche, inappétence, souvent pression à l'estomac, coliques, borborygmes, mouvements dans le ventre correspondants au dessous des fausses-côtes, suivis chaque fois d'une selle diarrhéiques, d'abord un peu solide, mais bientôt aqueuse, verdâtre, glaireuse; tout le corps, le visage et la langue conservent leur chaleur, seulement cette dernière a de la tendance à devenir sèche. Quelquefois commencement de froid aux membres. Il est rare qu'il n'y ait pas diminution des urines et précipitation fébrile du pouls. Si la maladie continue sa marche, elle dégénère bientôt en lienterie (déjection prompte des aliments non digérés), accompagnée d'une grande faiblesse, de la décomposition des traits; les yeux s'éteignent, la face devient hippocratique, c'est-à-dire que les yeux s'enfoncent, le nez s'effile, toute la face est comme crispée ou contractée, etc., ou bien la maladie

passe de suite au plus haut degré de la seconde période du choléra spasmodique, ou même à la troisième; ce qui arrive souvent aux personnes qui se livrent à des travaux trop pénibles, à celles qui sont sous l'influence d'une passion triste, qui sont frappées de crainte ou de terreur, ou bien aux personnes qui ne réclament pas assez promptement les secours de l'art, ainsi qu'aux convalescents qui commettent quelques écarts de régime.

Plusieurs cas de cholérine durent quelques semaines ou dégénèrent en fièvre typhoïde ou nerveuse intermittente.

La cholérine, ou cette première période du choléra, traitée à temps et convenablement, guérit toujours et promptement; tandis que les cas de véritable choléra qui succèdent à cette maladie négligée ou mal traitée, sont presque constamment mortels, ce qui s'explique suffisamment par l'épuisement du malade ou le défaut de réaction vitale. Aussi nulle maladie n'exige-t-elle plus impérieusement l'application du *principiis obsta*, que celle dont il s'agit.

Dans les traitements de la cholérine le *rheum*, l'*antimonium crudum*, la *chamomilla*, la *dulcamara*, le *china*, etc., peuvent être utiles suivant les modifications variées qu'elle peut offrir; mais le moyen le plus généralement efficace et qu'on peut regarder comme le spécifique de cette maladie, est l'*acidum phosphoricum* I°°.

Toutes les cinq ou dix minutes, et quelquefois plus souvent, on fait prendre au malade une cueillerée d'eau frappée de glace. On peut au besoin répéter le médicament après douze ou vingt-quatre heures, surtout si les borborygmes et les évacuations persistent. On couvre légérement le malade ; bientôt une douce transpiration se manifeste, la diarrhée cesse, les traits de la face s'animent, ils reprennent leur expression naturelle, et la guérison est obtenue.

Si la lienterie existe, on donne un ou deux petits lavements de quatre onces d'eau, également à la glace. On a souvent remarqué qu'aussitôt après l'usage de ce moyen, des malades qui ne pouvaient rien prendre sans le rendre aussitôt par les selles, gardaient quelques cuillerées de soupe ou autre nourriture légère.

On a encore employé contre cette maladie, et avec le plus grand avantage, le *veratrum* VIII°°, et l'*ipecacuanha* I°°, surtout lorqu'elle existe avec nausée et vomissement. Le premier est surtout utile quand le malade éprouve, avant de vomir, de grands malaises avec soif et anxiété, faiblesse extrême, besoin de rester au lit, violentes et douloureuses tranchées augmentées par le toucher; lorsque le vomissement se manifeste, surtout pendant la nuit, et que les matières vomies sont écumeuses et verdâtres. Mais on préférera l'*ipecacuanha*, lorsque les nausées provoquent une grande quantité de salive, que

le vomissement est muqueux, les selles jaunâtres, glaireuses et d'une odeur acide. On répète ce remède au bout de demi-heure. Mais si, pendant cet intervalle, il y a amélioration manifeste, et que cette amélioration se soutienne, on ne donnera qu'au bout de trois ou quatre heures une seconde dose d'*ipecacuanha* II°°; on peut encore dans ce cas employer la *chamomilla* IV°° avec succès. Mais, lorsque dans l'espace d'une heure l'*ipecacuanha* ne produit aucun effet, il est alors prudent de recourir de suite à l'*acidum phosphoricum* ou au *veratrum*, qui ont ordinairement des résultats si heureux, qu'il est généralement inutile d'en administrer une seconde dose.

Quelquefois les malaises, quoique modérés, se prolongent plusieurs semaines; alors on obtiendra de bons effets de la *tinctura sulphuris* X°°.

Lorsqu'à la diarrhée et au froid des membres se joignent les vertiges, les douleurs d'estomac, les maux de cœur, les nausées, la maladie se rapproche déja de la seconde période du choléra; alors on donnera de suite le *veratrum* IV°°°, ou comme il sera indiqué plus bas, l'*esprit de camphre*. Si par ces moyens les accidents sont diminués, et que les borborygmes et les évacuations persistent, on aura encore recours à l'*acidum phosphoricum*.

Le convalescent doit, pendant une semaine

ou davantage, s'abstenir du fruit, de la salade, des épices, éviter le refroidissement et tout écart de régime; car les rechutes sont très graves et prennent souvent le caractère du dernier degré de choléra, de fièvre nerveuse ou de fièvre intermittente, anomale, avec des accès de froid suivis d'anxiétés. Dans la plupart de ces cas, les malades éprouvent assez constamment, avec les symptômes qui sont propres à ces maladies, une soif ardente pour l'eau froide, des coliques, des tenesmes fréquents, etc., qui indiquent toujours la présence de la cause miasmatique, une sorte de transfusion, d'imprégnation épidémique. Aussi cèdent-elles au *veratrum* plutôt qu'aux remèdes qui, d'après le tableau qu'elles présentent, leur sembleraient mieux appropriés.

Il ne faut point perdre de vue les convalescents aussi long-temps que le pouls indique de l'irritation, et qu'une sorte de mouvement a lieu dans les intestins.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Vertiges, yeux caves, cernés de noir, traits de la face décomposés; nausées; angoisse extrême; soif, envies de vomir, vomissement; douleurs dans le bas-ventre; tenesmes, déjections de matières quelquefois blanchâtres, semblables à du petit-lait, suppression des urines;

crampes dans les bras, les mains, les cuisses, les jambes et les mollets; froid commençant, froid réel des membres; commencement de cyanose ou bleuissement des mains, des ongles et du visage, etc., caractérisent cette période du choléra.

C'est dans ce cas qu'il faut avant tout recourir à l'*esprit de vin camphré* (1), si expressément recommandé par Hahnemann; on en donne, toutes les trois ou cinq minutes, une ou deux gouttes dans une cuillerée d'eau froide ou glacée. Dans l'intervalle le malade se rincera la bouche avec de l'eau froide, et en boira quelques gouttes; il doit être très modérément couvert. On fera aussi frotter les membres avec de l'*esprit de camphre*.

Si les secours sont donnés à temps, tous les accidents disparaissent dans l'espace de deux ou trois heures; mais il est prudent de continuer l'usage du *camphre* à la dose d'une goutte tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures, pendant une demi-journée, pour éviter les récidives.

Toutefois dans cette deuxième période ou plutôt dans cette forme spasmodique du choléra, on peut atteindre le but, c'est-à-dire obtenir la

(1) La teinture ou l'alcohol camphré s'obtient en fesant dissoudre quatre onces de camphre par livre d'esprit-de-vin à trente ou quarante degrés.

guérison avec une seule dose de *veratrum* IV°°° placée directement sur la langue, ou écrasée dans une pincée de sucre. Seulement si l'on a recours au *veratrum*, on ne doit point employer le camphre, pas même extérieurement ; car il annullerait nécessairement les effets de ce médicament comme de tout autre ; ce qu'il faut rigoureusement observer ici comme dans tout traitement homéopathique, afin de ne pas altérer ou détruire tout-à-fait l'action des remèdes employés à de hautes dynamisations et à petites doses.

La convalescence ne se fait ordinairement point attendre ; elle est annoncée par le retour prompt et successif à l'état normal de toutes les fonctions ; il sera tout au plus nécessaire de donner, le lendemain, et dans le cas seulement où il y aurait encore quelques mouvements bruyants dans les intestins, une dose d'*acidum phosphoricum*. Les soins à donner aux convalescents sont les mêmes que pour le cas précédent.

Dans cette période du choléra il se rencontre souvent des cas où le *camphre* et le *veratrum* conviennent indifféremment. Par sa simplicité et sa commodité, on préfère le *veratrum* chez les malades entourés de personnes sur les soins desquels on peut compter ; mais on donnera le *camphre* dans les cas où l'on a à craindre que le malade ne prenne quelque infusion ou autre médicament qui annullerait certainement l'action du *veratrum*, tandis que l'effet du *camphre* ne peut être altéré par aucun de ces moyens.

On a encore vivement recommandé l'usage de l'*ipecacuanha* dans cette période de la maladie.

Quelque remède qu'on emploie, l'usage de l'eau très froide ou, s'il se peut, à la glace est toujours absolument nécessaire.

TROISIÈME PÉRIODE.

Cette période est bien moins un état particulier et distinct du choléra qu'une aggravation de tous les symptômes de cette maladie.

Froid de marbre ou de mort de tout le corps, ainsi que de la langue. Soif cruelle; vomissement très fréquent, ainsi que les déjections dissentériques, qui sont très aqueuses, verdâtres, quelquefois comme de l'eau de riz avec des flocons blancs et des mucosités; angoisse extrême; quelquefois gissement calme; respiration insensible; mort apparente; le plus souvent le malade s'agite et se roule dans son lit; cyanose augmentée et presque générale; bleuissement violacé, noir des ongles, face hippocratique ou extraordinairement altérée, au point que dans l'espace de quelques heures une personne frappée de choléra devient méconnaissable, même à ses proches. Crampes augmentées, raideur des membres; voix angoissée, sourde, prête à s'éteindre; pouls extrêmement petit, quelquefois insensible; suppression complète des urines.

Dans cette période, le moyen curatif est encore le *veratrum*, comme pour l'état précédent,

placé sur la langue. On donne souvent à boire une petite quantité à la fois d'eau très froide, ou l'on place dans la bouche du malade un petit morceau de glace, moyens sans lesquels on guérit difficilement. Si le vomissement est fréquent, on donne le médicament immédiatement après. Pourvu qu'il ne soit pas rejeté de suite, il ne peut manquer d'agir ; car son action commence ou a lieu dès qu'il est en contact avec la langue ou la muqueuse buccale.

Si dans l'espace d'une demi-heure ou d'une heure il survient de l'assoupissement, un doux sommeil, le malade est sauvé, surtout si après son réveil il ne vomit plus et qu'il soit en état de supporter une soupe grasse. Cette heureuse terminaison a également lieu si le malade, raide et sans connaissance, revient à lui-même. Alors la chaleur naturelle et le pouls reparaissent, les vomissements et la faiblesse cessent, la sécrétion de l'urine se manifeste, d'abord brune, souvent avec douleur, ensuite claire avec dépôt blanc ; ce sont les meilleurs signes, ceux qui indiquent une guérison certaine.

Cependant on trouve encore beaucoup de cas où, douze, vingt-quatre, trente-six heures après la cessation des symptômes, il est à propos de donner encore une dose de *veratrum*, qu'on répétera, si après cette dose le vomissement survient.

Les précautions hygiéniques doivent être prolongées pendant plusieurs semaines chez les con-

valescents, pour assurer la guérison et éviter les rechutes.

DES FORMES LES PLUS FRÉQUENTES

sous lesquelles le choléra se présente, et de leur Traitement.

Comme le choléra, considéré dans ses symptômes précurseurs ou dans ses périodes les plus avancées, ne suit pas, à beaucoup près, la marche régulière qu'on lui fait observer dans les histoires qu'on en a données ni même dans le tableau que je viens d'en tracer, pour en rendre le traitement plus facile, surtout aux personnes étrangères à l'art, je crois devoir rappeler ici les formes sous lesquelles il se présente le plus souvent, en indiquant les soins et les remèdes qui conviennent à chacun d'elles.

1. Quelquefois les premiers ressentiments de la maladie consistent en des accès de fièvre suivis du froid et de la soif, accompagnés de douleurs tiraillantes et déchirantes des membres avec léger engourdissement de ces parties ; en même temps la tête est lourde, embarrassée, dans une sorte d'état presque apoplectique. Les malades alors perdent toute espèce de connaissance, le pouls devient plein, la respiration difficile, et ils mourraient bientôt, s'ils n'obtenaient de prompts secours. Cet état cède facilement à l'usage de l'esprit camphré à la dose d'une goutte toutes les dix ou quinze minutes, dans une cuillerée

d'eau ; on peut même l'employer en friction sur les membres inférieurs. Une douce transpiration s'établit, et le malade ne tarde pas à guérir. Dans ce cas, on a quelquefois donné la *bryonia* VIII°° avec beaucoup de succès.

2. D'autres fois le malade éprouve des crampes sans vomissement et sans diarrhée, des tiraillements, de la raideur dans les membres, des mouvements convulsifs, une sorte de courbure du tronc, et de l'agitation dans tout le corps. Alors on aura recours d'abord à l'*esprit-de-vin camphré* comme il a été dit plus haut, et si, au bout de quelques heures de l'emploi de ce moyen, on n'a pas obtenu un amendement, ce qui est très rare, on administrera le *veratrum* IV°°. Lorsque la maladie cède à l'un de ces deux moyens et que les crampes reparaissent, on donnera alors avec le plus grand succès le *cuprum aceticum* X°°.

3. Le plus souvent la maladie se manifeste par une diarrhée affaiblissante d'un fluide aqueux, verdâtre ou noirâtre, accompagnée quelquefois de borborygmes, de ténesme, avec pouls fréquent, forte chaleur, soif ardente. La diarrhée cède presque toujours à une dose d'*acidum phosphoricum* II°° ou de *veratrum* VI°°. Il est quelquefois nécessaire de répéter ces remèdes après douze ou vingt-quatre heures. Le *veratrum* est préférable, lorsque les maux de cœur se joignent aux autres symptômes. S'il se joignait à ce groupe de symptômes une douleur vive, brû-

lante dans l'estomac, vive anxiété, grande faiblesse, on emploierait avec avantage le *metallum album* X°°. Dans ce cas, comme dans le précédent et dans la plupart de ceux qui suivent, on doit, autant qu'il est possible, faire prendre de l'eau glacée souvent et en très petite quantité, la valeur d'une cuillerée toutes les cinq ou dix minutes. Dans les cas de diarrhée opiniâtre, on donne avec beaucoup d'avantage des quarts de lavement d'eau glacée.

4. Lorsque le mal débute par des vertiges, des nausées, du froid, de la diarrhée et des vomissements, on donne encore l'*esprit de camphre* sur du sucre, ou mêlé avec un peu d'eau froide. Lorsqu'il y a seulement nausée ou vomissement, l'*ipecacuanha* I°°° doit suffire, et si, répété trois ou quatre fois dans une heure, il ne produit aucune amélioration, on donnera de suite le *veratrum*.

5. Si aux symptômes indiqués dans la troisième période se joignent des secousses convulsives des mains, des doigts, des pieds et des orteils, on donnera préférablement le *cuprum aceticum* X°° toutes les heures et toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'il y ait amélioration. Le *veratrum* et l'*acide phosphorique* peuvent être nécessaires.

6. Si le malade n'éprouve que des vomissements aqueux accompagnés de vertiges, avec soif, chaleur augmentée et plénitude du pouls, il suffit le plus souvent d'une dose de *veratrum* pour dissiper ces symptômes en quelques heures. Ce

remède provoque bientôt une douce transpiration, une sorte de rafraîchissement, un état de bien-être et souvent un sommeil tranquille suivi d'une guérison complète.

7. Quand on observera les symptômes suivants : crampes aux mollets et aux mains accompagnées de vives douleurs ; petitesse et faiblesse du pouls, froid aux joues et à la langue, avec rétention d'urine ; insouciance, sorte d'hébêtement ; raucité de la voix ; grande faiblesse du pouls ; froid aux pieds et aux mains ; face livide, terreuse, bleuâtre, yeux abattus, cernés, nez effilé, sueur froide et gluante qui se répand sur tout le corps, cyanose ou bleuissement des membres, déjection blanchâtre, très floconeuse, grumelée, on aura de suite recours au *veratrum* II, à la dose de six, huit ou dix globules (selon l'intensité et le nombre de ces symptômes), que l'on répétera d'heure en heure suivant l'urgence du cas. Mais si une partie de ces symptômes disparaissaient sous l'action de ce remède, que l'on peut considérer, dans ce cas surtout, comme spécifique, et que les crampes persistassent, on donnerait le *cuprum* X°°, que l'on pourrait répéter plusieurs fois, ou même alterner avec le *veratrum*.

8. Lorsque le pouls est imperceptible, que les pieds sont d'un froid glacial, ainsi que les mains, le visage, la langue, et quelquefois tout le corps ; que la diarrhée et le vomissement cessent ; que la respiration devient précipitée ; que presque tout le corps, surtout la face, les membres et les on-

gles, sont d'un bleu violet, livide, noirâtre; lorsqu'il survient du délire, une extrême anxiété; que le malade veut sortir de son lit, sauter par la fenêtre et se coucher par terre, on donnera préférablement à tout autre remède le *carbo vegetabilis* V°°; le *veratrum* est encore employé dans ce cas avec avantage.

9. On rencontre quelquefois des cas caractérisés par la cessation complète du vomissement et de la diarrhée, sueur froide, front couvert, yeux très enflammés, visage tout-à-fait décomposé, point de pouls, état d'agonie, et avec cela crampe, soubresauts. Heureusement ces cas sont rares et ne s'observent que chez les malades soumis à un mauvais traitement ou abandonnés à la nature.

Bien que dans la situation la plus dangereuse, il ne faut pas désespérer du malade ni le laisser sans secours. Si, après avoir employé le *veratrum* et le *cuprum*, aucune amélioration ne se manifeste, on administrera une goutte d'eau de laurier-cerise (*prunus lauricerasus*), ou du moins on placera sur la langue quelques globules ou un très petit morceau de sucre imprégné d'eau de laurier-cerise. On a merveilleusement réussi dans ces cas avec le *carbo vegetabilis* V°°°. Après l'administration de ce remède la vie se ranime, et le *veratrum* agit avec succès.

10. Dans les cas où il se manifeste des douleurs de ventre vives, insupportables, tranchantes, avec faiblesse extrême, on obtient de très heureux effets du *metallum album* X°°. Ce remède opère

quelquefois seul une guérison radicale; mais souvent on ne peut l'obtenir qu'en employant ensuite le *veratrum* et l'*acide phosphorique*.

11. Quelquefois le froid du malade disparait subitement; la respiration devient chaude, ainsi que tout le corps, le visage rouge, le pouls vif et précipité; fièvre avec délire.

Si le malade est couché dans un état de stupeur, l'*acide phosphorique* est le plus sûr moyen à mettre en usage. On préférera la *belladona* X°° lorsqu'il y a délire, que les yeux sont brillants, le visage rouge, vultueux. Quand le malade est très agité, qu'il se tourne sans cesse dans son lit de côté et d'autre, et surtout s'il a quelques membres de paralysés, on aura recours au *rhus toxicodendron* VIII°°° toutes les huit, douze ou vingt-quatre heures. Mais si le malade est tranquille, qu'il n'éprouve que les symptômes généraux sus énoncés avec piqûres dans la poitrine et sur la langue, on donnera la *bryonia* VIII°°°, et souvent on l'administrera, ainsi que le *rhus*, en alternant ces deux médicaments toutes les huit ou douze heures.

12. Une des formes les plus graves de choléra, mais heureusement très rare, est celle dans laquelle les accidents spasmodiques disparaissent; seulement il y a crampe, mais sans vomissement ni diarrhée, assoupissement, carrus, sorte d'état apoplectique.

Si les secours ne sont pas trop tardifs il y a encore espoir de guérison. Dès le commence-

ment, le *camphre*, puis le *veratrum* doivent être employés; peut-être aussi l'*aconit* VIII^{oo}, répété quatre fois dans l'espace d'une heure, ou l'*ipecacuanha* I^{oo} ou II^{ooo}; si l'on n'obtient aucune réaction vitale de l'usage de ces remèdes, il sera bon de recourir au *lauro-cerasus* ou au *carbo vegetabilis*, comme moyen ou moins susceptible de réveiller la susceptibilité organique. On donnera ensuite le *veratrum*.

Les maladies qui résultent d'une transformation du choléra, doivent être traitées par les moyens qui leur sont propres. Nous ne pouvons donc nous en occuper ici.

On donnera aux malades, pour toute boisson, de l'eau froide ou, s'il se peut, frappée de glace. On ne leur permettra quelque nourriture légère, telle que panade au gras très claire, crême de riz, d'orge ou d'avoine, pâtes de Gênes, etc., que lorsque la convalescence sera confirmée, et on la rendra successivement plus substantielle en les soumettant à toutes les exigences du régime indiqué à l'article *des Préservatifs*. Cependant dans les cas qui offrent le moins de danger, et où la maladie se prolonge, il convient de soutenir les forces du malade par quelque peu de bouillon ou autres aliments appropriés à la force et à la constitution du malade. Après la guérison, et dans la convalescence, s'il reste de la faiblesse, elle cédera facilement au *china* III^{oo}.

Je n'ai indiqué que les formes les plus fréquentes sous lesquelles le choléra peut se présenter, et les médicaments les plus efficaces. J'ai restraint ces derniers au plus petit nombre, afin de simplifier autant que possible le traitement et d'en rendre l'intelligence et la conduite plus facile aux personnes étrangères à l'art. Toutefois il sera utile, pour plus de détails, et d'autres formes qui n'ont pu trouver place ici, de consulter ce qui a été dit plus haut, ainsi que l'article suivant concernant les remèdes et leurs principaux cas d'application.

Il m'a paru utile de numéroter les paragraphes de ce chapitre, afin de faciliter les renseignements que les personnes qui entourent les malades auront à fournir aux médecins, qui, dans le cas d'épidémie, ne peuvent prolonger leurs visites autant que cela serait nécessaire. Elles leur indiqueront le numéro avec lequel l'état du malade aura le plus de rapport.

DES REMÈDES PRINCIPAUX

employés dans le traitement homéopathique du Choléra.

L'*ipecacuanha* a été regardé par la plupart des médecins homéopathes comme un très puissant remède, soit dans le principe du choléra, soit dans la première période de cette maladie. On l'emploie surtout dans le cas de nausées, de vomissements glaireux et de diarrhée jaunâtre.

Le *camphre* : tous les médecins du nord l'ont placé parmi les spécifiques du choléra, et Hahmmann le prescrit dans tous les cas de crampes et dans toutes les formes spasmodiques que peut présenter cette maladie.

Ce remède ne mérite peut-être pas toute la réputation dont il jouit. Il a été peu employé dans l'épidémie de Vienne, et le docteur Perrussel, jeune médecin homéopathe de Lyon, plein de zèle et de dévoûment, qui s'est empressé de se rendre à Marseille, nous écrit qu'obtenant peu d'effet du *camphre*, il y a très avantageusement substitué le *veratrum*.

Tous les médecins s'accordent à proposer le *secale cornutum* dans les cas de crampes et d'autres symptômes spasmodiques, lorsque le *camphre* est sans effet. J'ai eu moi-même l'occasion de me convaincre de l'efficacité de ce moyen.

Le *veratrum* est indiqué dans tous les cas où les symptômes suivants se manifestent : froid glacial des joues, fraîcheur ou froid de la langue, suppression des urines, douleurs de crampes toniques, vomissement et diarrhée, petitesse et ténuité du pouls, cyanose de la face, bleu noirâtre des lèvres, etc. Mais il faut attendre soigneusement l'effet de l'action du remède, lors même que le vomissement reviendrait une ou deux fois, ou si, après le rétablissement de la chaleur, le froid des membres reparaissait pour un temps très court. Le *veratrum* est incontestablement le remède le plus efficace qu'on puisse

opposer au choléra, et bien certainement celui auquel l'homéopathie doit ses prodigieux succès dans le traitement de cette maladie.

L'*acide phosphorique* convient surtout dans le cas de borborygmes et de diarrhée. L'abbé et docteur Veith, de Vienne, qui l'a proposé le premier, affirme que ce moyen n'a jamais manqué dans aucun cas de remplir son attente. On en a retiré les mêmes avantages à Magdebourg, à Prague et autres lieux où il l'avait fait connaître. Il employait auparavant le *phosphore* X°° ; mais l'*acide phosphorique* a une action beaucoup plus prompte.

Le *cuprum aceticum* se donne avec succès lorsque le malade éprouve au toucher une douleur comprimant continuelle au creux de l'estomac ; lorsqu'il boit et que le liquide en tombant fait entendre un bruit, une sorte de gargouillement plus ou moins fort ; lorsque le vomissement est accompagné de fortes pressions, qu'un sentiment de contraction dans la poitrine est si fort qu'il produit de l'anxiété, une grande difficulté de respirer ; également aussi lorsque les doigts et les orteils sont frappés de crampes cloniques, c'est-à-dire avec secousses et agitations.

Le *metallum album* est parfaitement indiqué et a toujours d'heureux effets, lorsqu'après le vomissement le malade ressent depuis le creux de l'estomac jusqu'à l'ombilic une douleur brûlante, accompagnée de crampes toniques aux doigts et aux orteils, d'angoisses, de

continuelles envies de vomir avec diarrhée et violentes tranchées, de prostration subite des forces, ainsi que dans les cas d'agitation inquiète et de crainte excessive de la mort.

Le *carbo vegetabilis* est un véritable spécifique dans les cas de mort apparente, de presque anéantissement du principe vital; lorsque le pouls est imperceptible, la respiration suspendue, le corps froid et entièrement cyanosé, toutes les évacuations supprimées, etc.

Le *prunus laurocerasus* convient principalement lorsque le malade éprouve des douleurs déchirantes dans les membres avec dureté de l'ouïe, sorte d'ivresse, convulsion spasmodique des muscles des yeux, sentiment de contraction ou raideur du cou.

La *camomille* est quelquefois avantageusement employée dans la première période du choléra, surtout lorsque la maladie peut avoir été occasionée, ou favorisée dans son développement, par le chagrin; elle est indiquée, lorsque le malade a la langue jaune, chargée de mucosités, qu'il éprouve des coliques dans la région ombilicale avec pression à l'estomac et dans la région du cœur, suivie d'une extrême anxiété, de déjection bilieuse, jaunâtre.

La *cicuta virosa* est surtout utile, lorsque les muscles de la poitrine sont le siége de violentes crampes toniques, que la convulsion des muscles des yeux alterne avec le vomissement, et lorsqu'il y a très peu de diarrhée.

Le *secale cornutum* IV°° a été employé avec beaucoup d'avantage par plusieurs médecins et par moi-même dans quelques cas de crampes ou de spasmes cloniques, qui avaient résisté au *camphre* et au *veratrum* ; on le recommande également dans les diarrhées aqueuses et involontaires, les douleurs vives accompagnées d'un sentiment de brûlure dans l'estomac et les intestins, avec menace de gangrène.

D'autres médicaments sont quelquefois utiles; mais comme il faut de l'expérience et de l'habitude pour en saisir l'indication, le médecin peut seul en diriger l'emploi; d'ailleurs les cas qui les réclament étant assez rares, je crois devoir m'abstenir d'en parler ici.

On conçoit combien il est important que les remèdes soient de bonne qualité et convenablement préparés (1); aussi faut-il les puiser aux meilleures sources. Un homéopathe de Vienne, ne pouvant obtenir aucun effet du *veratrum* qu'il employait, eut recours à l'abbé Veith, docteur médecin et prédicateur de la cathédrale, qui lui donna de celui qu'il avait cueilli et préparé lui-même; dès lors ses traitements furent couronnés des plus heureux succès.

C'est à l'abbé Veith qu'on doit la connaissance

(1) On pourra se procurer la collection des remèdes indiqués dans le traitement du choléra, et généralement tous les remèdes homéopathiques, chez M. Pelletier fils, pharmacien, rue Sirène.

de la plupart des remèdes les plus efficaces contre le choléra, et la majeure partie des indications thérapeutiques consignées dans cet écrit, sont tirées de l'heureuse pratique de ce médecin justement célèbre. C'est à lui, ainsi qu'au digne chanoine comte de Couthenhove, que je dois la faveur d'avoir été admis dans le petit hospice de Gumpendorff, où l'on traitait homéopathiquement le choléra, à l'insu du premier médecin de l'empereur.

L'extrême précipitation avec laquelle j'ai été obligé de publier ce Mémoire, ne m'a pas permis d'y apporter tous les genres de soins. Quelques redites me sont échappées, et je n'ai peut-être pas assez maîtrisé le sentiment sous l'influence duquel plusieurs passages ont été écrits ; mais j'ai mis toute l'attention, toute l'exactitude dont je suis capable, dans l'exposé des tableaux généraux du choléra, dans la description des groupes de symptômes qui caractérisent ses diverses formes, ainsi que dans l'indication des remèdes dont elles réclament l'usage.

FIN.